

marcherait la première à la suite du cercueil. Enfin, pour en finir, elles consentirent à marcher toutes de front sur une seule ligne. C'était la première fois qu'elle s'accordaient aussi bien.

Un officier de l'Artillerie Royale, commandant de la 10e brigade de ce corps stationnée à Malte, écrit ce qui suit à une personne de Québec.

Nous avons ici une jeune dame canadienne, une prima donna, qui fait fureur à Malte. M'est avis que vous devez être fiers d'avoir une personne de votre nation, aussi distinguée. Rien de plus exquis que sa voix, de plus parfait que sa méthode. C'est l'idéal d'une cantatrice que j'avais rêvé. Son nom est Emma Albani, c'est son nom de profession, mais en réalité c'est Mlle Emma Lajeunesse, de St. Hyacinthe, près de Montréal. Son père était professeur de musique et reconnaissant en sa fille un talent supérieur pour la musique, l'envoya étudier à Milan au Collège de musique. La première soirée, il y a huit mois, qu'elle parut sur la scène, le directeur de l'opéra ici, se trouvait présent à Messine. Il lui offrit un engagement que, par bonheur pour nous, elle accepta. Elle va partir bientôt; elle a d'autres engagements beaucoup plus importants et plus avantageux que celui de l'opéra de Malte.

Un officier allemand à Versailles a tenu ce langage à un correspondant : Trochu est en état de sacrifier six de ces hommes pour trois des nôtres, et si telle est sa détermination, il ne restera plus un seul de nous quand il aura encore 50,000 hommes.

Un des généraux de la guerre américaine, Joe Hooke, connu sous le nom de "fighting Joe" ne veut pas mourir avant d'avoir fait la guerre au Canada. Dans un récent discours à Cleveland, Ohio, il a dit qu'il pourrait trouver 100,000 hommes pour envahir le Canada et qu'il voulait se battre avec eux dans cette guerre qui doit lui faire du bien au cœur et soulager sa vieillesse. Pauvre Joe!

#### LE GÉNÉRAL TROCHU ET LE PAPE.

Dans une lettre pleine de sympathie pour la cause du St. Père, le général Trochu déplore les événements qui empêchent la France de venir à son secours. Il espère que ces obstacles seront bientôt dissipés.

Pour lui, il avait d'abord décidé de chercher la retraite aussitôt qu'il aurait accompli sa mission à Paris, mais le dépouillement du St. Père et l'usurpation Italienne l'ont déterminé à abandonner cette résolution et sa première tâche après celle-ci accomplie sera de travailler à la restauration du trône pontifical.

#### EPISODES ET NOUVELLES.

Le gouvernement français a reçu de Chine des nouvelles favorables. Le télégraphe de Sibérie lui a transmis le résultat de la longue et épineuse négociation poursuivie par le chargé d'affaires, M. le comte de Rochechouart, pour obtenir la réparation du massacre de Tien-Tsin : les meurtriers ont été exécutés, trois mandarins prévenus de complicité, déportés, et une indemnité a été payée pour les familles des victimes. En outre, une ambassade spéciale est partie, apportant en France les excuses du gouvernement chinois. Ces envoyés voyagent accompagnés d'un des interprètes de notre légation. Ils arriveront à Marseille à la fin de décembre.

Nous lisons dans l'*Union Franco-Comtoise* du 29 octobre : "Nous dénonçons à l'indignation de toute âme honnête un acte de barbarie qui caractérise à lui seul le système prussien dans cette guerre. Il n'y a pas plus de loi aux yeux de nos ennemis. A l'avenir, on saura qu'il faut se garantir, en les voyant arriver, non pas seulement contre le pillage, mais contre l'assassinat."

M. Michaud, instituteur à Cussey, âgé de 40 ans et père de deux enfants, se trouvait près de l'église, à l'heure du départ des Prussiens, lundi dernier.

Il venait, croit-on, de remonter l'horloge du village. Cette horloge frappait au même moment dix heures. Ce n'était pas un signal retentissant. La régularité des coups indiquait, sans qu'on pût s'y méprendre, que c'était une horloge qui sonnait.

L'officier qui commandait les Prussiens n'ordonna pas moins de saisir l'instituteur comme coupable d'avoir sonné le tocsin.

L'instituteur explique que c'est l'horloge qui sonne et qu'elle a toujours sonné pendant qu'ils étaient à Cussey. On ne le croit pas, ou l'on fait semblant de ne pas le croire, et il est emmené par la colonne prussienne.

Mais le curé intervient contre une arrestation aussi arbitraire. Il est lui-même menacé d'être emmené comme prisonnier. Il explique le mécanisme de l'horloge et à quel point l'instituteur est innocent; on ne veut point le croire.

Les Prussiens l'ont laissé libre cependant mais ils ont persisté, malgré ses représentations, ses observations et ses supplications, à garder l'instituteur.

"On pouvait croire qu'il ne serait que prisonnier de guerre. C'était là déjà un fait inouï et révoltant."

"Ils l'ont fusillé!"

"Son cadavre a été ramené deux jours après, au milieu de la consternation universelle."

M. Michaud était aimé et honoré à Cussey et aux alentours. Sa mort, c'est-à-dire son assassinat, a été regardé comme un malheur public.

"Jamais cruauté semblable ni mépris plus grand des saintes lois de la justice! jamais ennemi plus barbare!"

"Il n'y a plus à se le dissimuler, c'est la guerre d'extermination qui commence et qui doit être faite. Ce trait de barbarie n'est pas une exception. Nous avons donné la nouvelle que quarante citoyens, dans les environs de Voray, avaient été fusillés sans plus de raison que l'instituteur de Cussey."

Depuis deux mois, les journaux sont remplis de détails navrants sur l'indiscipline de notre armée et sur l'impérieuse nécessité d'y mettre un terme.

A ce propos, le Français rapporte un incident caractéristique et saisissant qui peut se passer de commentaires :

Un colonel était, il y a quelques jours, placé à la tête d'un régiment en formation dans une ville du centre, à Nevers, si

nous sommes bien informés. Les officiers, assez rares du reste, passait leur temps au café. Les soldats allaient au cabaret, et dans de plus mauvais lieux encore. On rentrait à son heure, chacun avait peu de souci des rappels. Des exercices, on en faisait peu ou point.

"Cela ne peut durer," dit le nouveau chef. Et pour le lendemain il ordonne un long exercice qu'il commande lui-même; une promenade militaire occupe l'après-midi; le surlendemain commence par une longue marche, et, après la soupe, le soldat est appelé à l'exercice.

Aussitôt de sourdes rumeurs circulent dans les rangs : "Qu'est-ce que ce nouveau venu? mais il faut le f... à la porte.—Non! ce n'est pas assez, il faut lui casser la mâchoire." (C'est autrement que tout cela fut dit.) On était prêt à se révolter.—Le chef fut informé de tout.

Le troisième jour, après un long et pénible exercice, le colonel arrive seul dans la cour de la caserne; un vieux soldat, qui avait beaucoup parlé et surtout beaucoup bu à la cantine, voit passer son chef, il court lui faire les représentations du régiment, et c'est le poing sur le nez qu'il lui parle.

Froidement, sans colère, le colonel tire un pistolet de sa poche, et brûle la cervelle à l'insolent révolté; puis, il fait battre le rappel, et seul à côté du cadavre, il dit à ses soldats :

—Vous êtes trois mille ici, et je suis seul; vous pouvez m'assassiner; mais vous tuerez un homme de cœur, qui vient de punir un lâche et un traître.

On répondit par le cri de : "Vive le colonel!" Et depuis ce temps-là l'ordre et la discipline sont rentrés dans le régiment, qui s'exerce chaque jour et a dû rencontrer l'ennemi.

Dix régiments comme celui-là ne reculeront pas devant quinze régiments prussiens.

Nous recevons les détails suivants sur la mort du commandant Arago, tué glorieusement à la tête de son bataillon, dans la funeste journée d'Orléans :

Depuis dix heures du matin, le régiment étranger tenait l'ennemi en échec, ne cédant que pied à pied, et vendant chèrement le terrain.

Sa retraite s'opérait dans un ordre parfait sous une pluie de balles et d'obus.

Le commandant Arago, qu'on avait toujours vu au milieu du feu, payant largement de sa personne, venait de mettre pied à terre, abandonnant son cheval, que le bruit affolait.

Toujours impassible, il continuait à diriger la retraite, tout en roulant une cigarette avec une aisance admirable. Mais, hélas! la mort n'est point désarmée par le spectacle de la bravoure.

Tout à coup le commandant Arago chancelle, s'affaisse.

Une balle venait de le frapper au milieu du front.

Sa mort fut instantanée.

Le capitaine de Villeneuve, un des rares survivants de cet héroïque régiment, de qui je tiens ces détails, me disait les yeux humides :

"Le commandant Arago était aimé de tous pour son humeur facile, sa bienveillance, sa générosité, et, par-dessus tout, pour sa bravoure éprouvée. Nous perdons un ami rare, et le régiment un de ses meilleurs officiers."

J'ajouterai : le pays perdit un de ses enfants les plus chers, dont le grand nom résume aujourd'hui toutes les vaillances avec toutes les capacités.

Le général d'Henecourt, arrivé en ballon, le 10 courant, de Paris à Lille, confirme ce qu'ont toujours dit les dépêches françaises, mais ce qu'ont toujours nié les rapports allemands et anglais, à savoir que les batailles du 30 novembre et du 2 décembre ont incontestablement été des victoires pour les Français, lesquels ont capturé quinze mille prisonniers prussiens et six canons. Le général ajoute que les habitants de Paris n'endurent aucune privation, et que le sentiment de la population est excellent. Il est parti de Paris pour assurer la coïncidence des mouvements des diverses armées françaises.

#### M BLAIN DE ST. AUBIN.

Quoique nous n'ayons pas l'habitude de publier de discours et de lectures, nous croyons devoir nous départir de cette règle en faveur de M. E. Blain de St. Aubin. Il y a des choses si intéressantes et si plaisantes dans sa lecture que nous n'avons pas eu l'énergie de refuser à nos lecteurs le plaisir de la lire. Nous en publions dans ce numéro la première partie, l'autre paraîtra dans le prochain. M. Blain de St. Aubin est déjà connu avantageusement dans notre monde littéraire et artistique, nous n'avons pas besoin, pour le moment du moins, de louer son talent.

#### NOS CHANSONS ET NOS CHANTEURS.

##### CAUSERIE

Lue à l'Institut Canadien-Français d'Ottawa, le 7 décembre 1870, par M. E. B. de St. Aubin.

Monsieur le Président,

Mesdames et Messieurs,

1.

La caricature et la chronique, deux redoutables auxiliaires du journalisme, ont plus d'une fois maltraité les chanteurs; elles ne les ont pas supprimés.

Des critiques austères ont voulu déprécier le rôle de la chanson et même la proscrire; elle s'est gaiment vengée et l'on chante toujours.

Qu'est-ce donc qu'une chanson, et qu'est-ce qu'un chanteur? La chanson est un genre de poésie auquel il est facile d'adapter de la musique et qui peut traiter les sujets les plus divers. L'harmonie et la variété donnent à la chanson un attrait puissant et une influence considérable.

Le chanteur est celui qui récite l'air et les paroles d'une chanson. Le type du chanteur présente des variétés infinies.

La plus commune dans notre pays où nous n'avons point encore l'opéra en permanence, est celle du chanteur de salon ou de concert qui soupire "la romance" et parfois, dans un accès de courageuse témérité, attaque le "grand air" ou la "cavatine" d'opéra.

La "romance domine," règne en souveraine dans nos salons et nos concerts; je veux en dire quelques mots. A l'âge des

illusions, j'ai fait une collection de romances. Examinons-la, si vous le voulez bien; il y en a de tous les prix : trente-sept centimes et demi pour celles qui ne peuvent faire naître que des émotions douces et paisibles; ce sont les "romances" proprement dites : trois couplets, en général, aboutissant chacun à un refrain languoureux, plus,—le tout pour trente-sept centimes et demi,—une lithographie très-pâle qui représente une jeune fille plus pâle encore, racontant je ne sais quoi à un jeune homme couleur feuille de rose, thé fané, mais orné d'une moustache noire élégamment cirée au cosmétique de Paris;—je reviendrai tout-à-l'heure aux paroles.

Cinquante centimes (de piastre) pour les "romances dramatiques" : un feuillet de plus que les précédentes et un accompagnement de piano très-noir, très-surchargé de ce que les musiciens appellent "notes en tremolo," c'est-à-dire destinées à faire le plus de bruit possible. Quant à la gravure : une femme assise au bord de la mer, sur un rocher; le vent a enlevé le chapeau de cette femme, et l'obligeant gamin qui doit le lui rapporter n'est pas visible dans la gravure. Les cheveux de cette femme flottent en désordre, elle a l'air à désespérer et chante quelque chose à un petit navire légèrement perceptible dans le lointain et qui n'a pas l'air de l'entendre... Ce qu'elle lui dit, nous le saurons dans un instant.

Pour quatre-vingts centimes ou une piastre, j'ai trop souvent acheté ce que les musiciens appellent des "grandes scènes historiques et dramatiques." Tous les personnages célèbres dans l'histoire depuis César et Cléopâtre, jusqu'à Marat et Charlotte Corday, figurent dans ce genre de compositions et y racontent parfois des choses ineffables de naïveté, pour ne pas dire davantage. La musique y parodie le grand opéra, la rime parodie l'histoire. Je dois ajouter que les grandes scènes historiques et dramatiques sont comme les romances, ornées d'une lithographie qui représente, par exemple, une femme dont les traits insipides rappellent certaines gravures de modes publiées il y a quarante-cinq ans. Cette lithographie est le complément essentiel de toute "grande scène historique et dramatique," et un excellent moyen (avouez-le) pour former le goût de la jeunesse. Je ne prétends pas, néanmoins, que, dans ce genre de compositions, il n'existe pas des choses fort belles, que vous avez fréquemment applaudies.

Mais que disent les romances où il y a toujours une demoiselle pâle, un monsieur jaune ou une femme désolée, qui a perdu son chapeau sur le bord de la mer?

Le monsieur jaune dit à la demoiselle pâle :

"Mes jours sont condamnés, je vais quitter la terre."

Chose très-certaine et que nous savions déjà, du moment où les jours d'un malheureux *quidam* sont condamnés, il doit quitter la terre; M. de la Palisse n'aurait pas dit mieux.

Le monsieur jaune continue :

"Il faut vous dire adieu, sans espoir de retour."

Mon bon monsieur jaune, je préfère à votre lamentation ce vieux refrain gaulois :

"Ah! quel plaisir

"De mourir,

"Quand on est sûr d'en revenir."

Mais, comme vous le dites fort bien, on n'en revient pas nous savions.

Pourtant le monsieur jaune termine par une pensée très-juste :

"Si vous m'avez aimé, vous priez Dieu pour moi."

Oh! oui, pâle jeune fille, priez dieu qu'avec la santé il rende la raison à votre lamentable amoureux car, chez lui, de l'une et de l'autre le besoin se fait également sentir.

Il existe une autre romance dans laquelle la chanteuse répète quatorze fois de suite les mots suivants : "Dites-lui que je l'aime," "Dites-lui que je l'aime," dites-lui que je l'ai-ai-ai-ai-me," avec toutes les roulades et fioritures de mise en pareille circonstance. Certaine demoiselle fort aimable, et aussi judicieuse que bien élevée, chantait un jour ce refrain. La romance terminée, un vieux monsieur s'approche de la chanteuse et lui dit :

—Ma chère enfant, vous ne l'aimez certes pas tant que cela, mais enfin si la chose pouvait vous être agréable, donnez-moi son adresse et je me ferai un plaisir de lui transmettre votre commission."

La demoiselle comprit, déchira la stupide romance et ne veut plus la chanter devant âme qui vive.

Mais ces affreux faiseurs de romances prennent plaisir à badigeonner tous les sujets!

Un soir, j'étais dans une salle de concert et j'aperçois sur le théâtre un beau grand jeune homme qui criait à tue-tête :

"Ma mère, qu'as-tu fait de ton pauvre petit!"

—Le *petit* a grandi," murmura un farceur qui se trouvait près de moi.

—Non, lui dis-je, il doit être quelque part dans un coin de la scène et nous ne le voyons pas, car le *petit* ne saurait être ce grand gaillard de six pieds et demi ou sept pieds, sur quatre de large, mesure anglaise.

C'était pourtant lui! Avez-vous jamais rêvé une combinaison plus absurde? Cette "romance dramatique" s'appelle *La Plainte du Mousse*, et il y est dit que "tous les matelots sont des hommes méchants."

Par respect pour la morale, notre gouvernement doit donc renoncer au projet de former une marine canadienne; je prends la liberté de lui donner en passant ce bon avis.

Une "romance dramatique" bien connue et très souvent chantée dans nos salons, a pour titre : "*Le mouchoir de Thérèse*."

Thérèse est au bord de la mer, sur un rocher. Elle a perdu son amour qui vogue sur un petit navire, dans le lointain, et ne saurait entendre les plaintes de sa bien-aimée; elle a perdu son chapeau que le vent emporte je ne sais où à travers les écueils de la côte, mais il reste à Thérèse les yeux pour pleurer et son mouchoir pour les essuyer. Puis le refrain ajoute :

"Elle agitait son blanc mouchoir."

Remarquez ici, mesdemoiselles, la haute portée morale de cette chanson : Elle vous apprend, en effet, que Thérèse était une fille d'ordre, et que la veuille du départ du petit navire qui "emporte la moitié de son cœur," (Style des romances), malgré l'affliction profonde où elle devait être plongée, elle avait soigneusement lavé et repassé son mouchoir, "son blanc mouchoir."

Comme tout cela est poétique!

Je pourrais prolonger ces citations à l'infini; je m'en tiendrai à celles que je viens de faire. Les romances que j'ai ci-